

DANS LA CHAMBRE OBSCURE

R.K. Narayan

(Anne-Marie Bachelet, H el ene Waisman)

TABLE DES MATIERES

R. K. Narayan, BIOGRAPHIE page 2

RESUME et ANALYSE DES PERSONNAGES page 3

ANNEXE page 7

LA CONDITION FEMININE EN 1938,
Comparaison Inde/France

R. K. Narayan, BIOGRAPHIE

Rasipuram Krishnaswami Narayanswami naît en 1906 à Madras dans le sud de l'Inde.

(Swami : mot sanskrit qui signifie : propriétaire, maître, seigneur ; et par extension : précepteur spirituel)

Il est issu de la caste des Brâhmanes. Son père, enseignant, se déplace au gré de ses différentes nominations, le jeune garçon est élevé par des membres de sa famille puis par sa grand-mère. Cette dernière est une marieuse affirmée ainsi qu'une spécialiste des horoscopes. C'est elle qui va s'occuper de l'éducation de son petit – fils. Elle lui enseigne l'alphabet tamoul (plusieurs références sont faites sur la langue tamoul dans le livre).

En 1913, Narayan entre dans une école primaire luthérienne. Il va y apprendre l'anglais et va en devenir un fervent pratiquant. Il lit de nombreux auteurs dont Charles Dickens, Walter Scott, et surtout Shakespeare.

Il ne retrouve sa famille qu'aux vacances d'été où il joue avec ses 6 frères et ses 2 sœurs. Lorsque son père est nommé directeur du lycée de Mysore, il rejoint définitivement sa famille. Il n'est pas un bon élève mais fils du directeur, il bénéficie de quelques indulgences.

En 1925, il pense à une carrière d'écrivain pendant ses études et commence à écrire.

En 1930, il finit ses études avec un diplôme lettres et sciences humaines. Il obtient un poste de professeur grâce à son père mais cela tourne court, c'est une vraie catastrophe. Il se conforte dans son idée de devenir écrivain.

En 1933, il se marie sans se plier à la tradition. Mais la jeune fille est brâhmane, du même milieu social que lui et les signes astrologiques sont bons après la consultation de 2 astrologues. (Le 1^{er} astrologue ne trouvait pas les horoscopes compatibles).

En 1935, Il publie son 1^{er} livre « Swami and Friends » Graham Greene le soutient ; les critiques sont bonnes mais les ventes mauvaises.

En 1939, sa femme meurt de la typhoïde, il va passer des mois à essayer de la contacter et s'adonne plus au spiritualisme qu'à l'écriture. Il gagne difficilement sa vie : son père qui l'aidait est mort en 1937 ; il écrit un livre touristique sur l'état du Karnataka, état de Mysore mais il perd les papiers et n'est pas payé. °

En 1944, il retourne à sa carrière d'écrivain et publie « The English Teacher ». Il invente la ville de Malgudi qui sert de toile de fond à plusieurs de ses romans. Il écrit beaucoup et parvient à vivre de sa plume.

En 1982, il est promu membre honoraire de l'Académie Américaine de l'Institut des Arts et lettres.

En 1992, il publie son dernier roman.

Il meurt le 13 mai 2001 à l'âge de 95 ans d'une complication cardio - vasculaire à Madras, ville où il est né.

DANS LA CHAMBRE OBSCURE

R.K. Narayan

RESUME et ANALYSE DES PERSONNAGES

L'histoire se déroule au début du XX^{ème} siècle, en 1938, dans la ville imaginaire de MALGUDI située au sud de l'Inde. Elle met en scène une famille aisée de la caste des brahmanes, la plus haute des castes hindoues. Comme toujours en Inde, il s'agit d'un mariage arrangé. Cela fait 15 ans que Ramani et Savitri sont mariés mais ils font chambre à part et elle vouvoie son mari. Celui – ci semble s'en accommoder, s'est-il seulement posé la question ?

Le récit est centré sur la personne de Savitri, épouse de Ramani et mère de Babu, adolescent, et de deux fillettes : Sumati, 11 ans, et Kamala, la plus jeune.

On découvre au fil du récit le quotidien de cette famille bourgeoise traditionnelle : la préparation des repas (beaucoup de légumes servis sur des feuilles de bananier), la vie d'écoliers des enfants, les rites religieux (il y a un oratoire dans la maison) et la célébration de Navaratri. Navaratri est une grande fête hindoue qui dure 10 jours et 9 nuits, en septembre/octobre. On décore la maison de symboles religieux, les enfants se rendent mutuellement visite pour admirer les décorations et s'offrent des sucreries.

Ramani, le mari, est cadre supérieur dans une grande compagnie d'assurances. Savitri ne manque donc de rien. Elle a trois domestiques : Ranga, l'homme à tout faire, un cuisinier et une servante. Mais elle ne possède rien en propre. Comme le veut l'éducation des femmes, elle est soumise aux ordres et désirs de son mari. Dès les premières lignes du livre, le caractère de Ramani apparaît. C'est un homme dominant qui décide de tout chez lui. Il renvoie son fils fiévreux à l'école malgré l'opposition de la mère. Elle ose amorcer une discussion, sa toute-puissance paternelle est mise à mal et renvoie sa femme vers la cuisine. « *Laisse-moi dresser ce garçon. Ce n'est pas l'affaire d'une femme.* » Remarquons au passage l'utilisation du mot dresser au lieu d'éduquer par exemple. Il ne complimente jamais aucun membre de son personnel, mais rouspète toujours sur tout. Il règne sur sa famille comme un tyran. Lorsqu'il se sent d'humeur amoureuse, il est maladroit, la mettant dans la gêne. P 18 : « *Et il éclata de rire et la tapota dans le dos. Elle comprit ce que cela voulait dire : il lui ferait la cour, une cour appuyée et impétueuse jusque devant le cuisinier et les enfants* ».

Savitri et ses enfants vivent quotidiennement dans l'angoisse de savoir quelle sera l'humeur de Ramani à son retour du travail. Rien qu'à la nature des coups de klaxon qu'il donne pour annoncer son arrivée et demander qu'on lui ouvre la porte du garage, elle devine déjà quelle sera l'ambiance de la soirée. Au son du klaxon, elle devine même si son mari revient avec un invité. Lorsque c'est le cas, elle doit se débrouiller pour préparer en catastrophe un bon dîner, avec les victuailles dont elle dispose. Elle souffre de n'être rien. Après quinze années d'union, elle regrette ne pas s'être affirmée un peu plus dès le début de sa vie conjugale (p. 11). Elle envie son amie Gangu, une femme libérée, bien que mariée, qui rêve de devenir actrice qui sort seule et se moque des regards réprobateurs.

Lorsqu'ils vont au cinéma tous les deux sans les enfants (Là encore, il ne plie pas devant l'insistance de sa femme). Il est odieux. P 29 « *Les femmes sont exaspérantes. Il faut être un imbécile pour avoir affaire à ellesnous n'avons à la maison, pour nous réjouir la vue , que des guenilles ridicules. Tout ce qu'on nous demande, c'est de payer les factures. Il n'y a que les étrangers qui ont le privilège de voir un joli sari !* » Une fois à l'extérieur, il est gentil « *il lui adressait la parole parce que c'était convenable et il en tirait un sentiment d'importance* ». P 30. Il est fier de la sortir P 29 « *parce qu'elle avait le teint clair, des traits harmonieux...Il l'examina à la dérobée, satisfait à l'idée d'en être le propriétaire. Il était encore plus satisfait quand des personnes dans la salle la regardaient* ».

En lisant cette histoire, on a l'impression d'un jeu pervers entre les deux époux. Il est nécessaire à leur fonctionnement qu'ils s'opposent. Il faut que Ramani prenne le contre-pied de ce que dit ou fait Savitri comme s'il avait plaisir à la rabaisser, la piétiner et qu'elle y trouve sa raison d'exister.

Le premier drame du récit se produit à la veille de Navaratri. Les enfants, surexcités à la perspective des réjouissances, ont ressorti du carton poupées, animaux et autres représentations religieuses, et les ont installées sur une estrade. Babu, le frère aîné, a demandé à un ami fêru d'électricité d'installer une guirlande lumineuse. Mais, quand vient le moment d'allumer la guirlande, les plombs sautent et la maison est plongée dans l'obscurité. Sur ces entrefaites, le père rentre, se met dans une colère noire et bat son fils. Alors qu'elle cherche à protéger Babu, Savitri s'attire à son tour les foudres de son mari. Elle s'enfuit en larmes dans la chambre obscure, son refuge en de telles circonstances. Elle n'en sortira que le lendemain après-midi, lorsque son amie Janamma, appelée à la rescousse par les enfants, lui fera la leçon. Tu dois « être persuadée que tout ce que fait ton mari est parfait. C'est le devoir d'une épouse d'en être persuadée » « les hommes doivent faire face à tant de soucis et d'obligations. Il ne faut pas oublier cela lorsqu'ils sont parfois déraisonnables » « quelle façon ridicule et néfaste de se conduire le jour de Navaratri » (p. 57, 58).

Et la vie reprend son cours habituel. Ramani considère avec détachement les séjours de sa femme dans la chambre obscure. Il ne s'agit pour lui que de bouderies d'enfant gâtée.

Puis un jour, Savitri apprend par son amie Gangu que son mari la trompe. Ramani est tombé amoureux de Shanta Bai qu'il vient d'embaucher dans son service. C'est une jeune femme divorcée, libre, parfaitement inefficace professionnellement, mais qui sait user de ses charmes. Ramani la loge dans les bureaux de la compagnie et lui rend visite tous les soirs, au mépris de sa vie conjugale. Pour meubler sa chambre, il apporte de chez lui un banc, sans se soucier du fait que Savitri tient particulièrement à ce meuble. En effet, elle a pris l'habitude de s'y installer quand la maison est calme, pour lire ses magazines tamouls et mâcher du bétel. Désormais, elle devra s'asseoir par terre !

Shanta Bai, femme belle qui émeut beaucoup Ramani, nous montre un tout autre homme : faible, attentif aux désirs de cette femme qui se joue de lui et essaie de profiter de la situation. Il se plie à tous ses caprices sans rien dire, allant jusqu'à faire de fausses déclarations à sa hiérarchie pour qu'elle reste.

A l'annonce de l'infidélité de Ramani, Savitri passe par une série d'états d'âme que l'on comprend aisément (que l'on soit Indienne ou pas !) : elle est effondrée ... pleure ... puis se demande si elle est encore désirable ... puis se dit que son amie s'est peut-être trompée ... puis veut savoir à quoi ressemble sa rivale. Enfin, un soir, elle décide de reconquérir son mari en se faisant aussi belle qu'aux premiers jours de son mariage. Peine perdue, Ramani ne rentrera pas de la nuit !

Le lendemain soir, Savitri demande à son mari de renoncer à sa maîtresse. Il refuse. Savitri laisse éclater sa colère et, pour la première fois, crie sa révolte : « Je suis un être humain. Vous autres hommes, vous ne l'admettez jamais. Pour vous, nous ne sommes que des jouets quand vous êtes d'humeur à caresser, et des esclaves le reste du temps ». Réponse de Ramani : « Fort bien, ma chère. Je t'accorde que tu es un être humain capable de sentir et de penser. Bon, maintenant, couche-toi ; j'ai sommeil » (p. 99).

Savitri décide de quitter la maison, jette aux pieds de son mari tous les bijoux qu'il lui a offerts dans le passé. Ramani ne la retient pas. Mais lorsqu'elle réveille les enfants pour les emmener avec elle, il s'y oppose farouchement arguant que les enfants sont à lui. « Oui, ils sont à vous, entièrement. Vous avez payé la sage-femme et l'infirmière ; vous avez payé leurs vêtements, leur école. Vous avez raison. Est-ce que je ne disais pas qu'une femme ne possède rien ? » (p.102). Savitri sort, il fait nuit ; son mari ferme la porte à clé derrière elle, éteint les lumières et retourne se coucher.

Commencent alors pour Savitri deux jours d'errance, qui vont nous faire découvrir la condition des pauvres, leur lutte contre la faim et la misère, mais aussi la solidarité et l'entraide dont ils sont capables.

En avançant dans la nuit, Savitri pense au sort que lui a réservé sa condition de femme.
« Dans la vie on ne peut pas échapper à la peur. On a peur depuis le berceau jusqu'au bûcher funéraire et même au-delà, peur de la torture dans l'autre monde. On a peur de déplaire à son mari ; peur des contrariétés qu'il peut avoir ; peur du matin au soir, la nuit aussi. [...] On a peur de son père, de ses maîtres, de toute le monde quand on est petite ; puis, plus tard, de son mari, de ses enfants, de ses voisins - l'angoisse, toujours

l'angoisse dans le cœur jusqu'à ce que s'allume le bûcher ; l'angoisse d'être condamnées par Yama à plonger dans un chaudron d'huile bouillante ... » (p. 105)

Elle souhaite que ses filles aillent à l'université et puissent ainsi échapper à la domination d'un mari : « *Puis (p. 108) elle se trouva ridicule de faire des projets pour ses filles. Elles étaient les filles de leur père, pas d'elle. Il avait bien dit que c'était lui qui avait payé pour leur venue au monde et pour leur subsistance depuis leur naissance* ».

Ses pas la conduisent au bord de la rivière. Convaincue de l'inutilité de sa vie, elle avance profondément dans l'eau. Soudain, terrifiée à la perspective de la punition du dieu Yama, elle veut revenir sur ses pas. Trop tard, elle trébuche et s'enfonce dans les flots.

Au même moment, Mari rentre chez lui après un cambriolage peu fructueux. Son métier de rétameur ambulancier, réparateur de parapluies et serrurier ne suffit pas à la survie de son couple. Il vit dans une mesure du village voisin, en compagnie de son épouse Ponni, dont il est très épris. Cette dernière a le verbe haut et mène son mari par le bout du nez. Mais au fond, c'est une femme généreuse et compatissante.

Lorsque Mari aperçoit Savitri dans la rivière, il la prend d'abord pour une apparition diabolique, puis, après réflexion, décide de la sauver. Un dialogue très drôle s'établit alors entre Savitri qui, semi-consciente, croit avoir affaire à son mari, et son sauveur qui ne comprend rien à ce qu'elle lui dit (p. 118-119). Mari et son épouse Ponni déploient tous les efforts dont ils sont capables pour convaincre Savitri d'accepter leur hospitalité et leur nourriture. Mais Savitri a décidé de ne vivre désormais que de l'argent qu'elle aura gagné, et de refuser toute forme de charité. Qu'à cela ne tienne, Ponni, femme énergique, va lui trouver un emploi ! On assiste ainsi à un échange amusant entre une Ponni que rien n'arrête et un vieux prêtre grincheux, gardien d'un petit temple décrépit (p.154 et suiv.). Le prêtre va finalement accepter d'embaucher Savitri pour l'entretien du temple, contre une portion de riz par jour et une rémunération symbolique. Savitri logera dans une baraque de tôles ondulées et de planches, située dans le jardin du temple.

Après un jour de travail et une nuit de frayeur, la détermination de Savitri faiblit. La sécurité et le confort de sa maison, mais surtout ses enfants, lui manquent terriblement. Ses filles ont-elles seulement été coiffées depuis son départ ? Elle reconnaît sa faiblesse (p. 167), son inaptitude à se débrouiller seule, et décide de rentrer chez elle. Au moment des adieux, Ponni lui donne ce conseil : « *Rappelez-vous, les hommes ne sont pas méchants, mais il ne faut jamais leur céder. Ils se conduisent bien si on est ferme avec eux* » (p.169). Savitri promet de s'en souvenir. Le fera-t-elle ?

Pendant ce temps, chez Savitri, c'est Babu, le fils aîné qui s'inquiète vraiment au bout de 2 jours d'absence de sa mère. Il ne croit pas vraiment au mensonge du père. Malgré la peur qu'il a de son père, il ose le questionner : « *Est-elle encore en vie ?* » *Ramani éprouva une légère inquiétude* ». Les deux hommes qui coexistent en lui, le fort et le faible le tourmentent. Le qu'en dira-t-on, le risque de perdre son emploi s'il y a un scandale, l'image sociale va être totalement salie s'il lui est arrivé un malheur. Il va jusqu'au commissariat voir son ami l'inspecteur mais ne parvient pas à lui parler ; Il finit par décider d'attendre le lendemain. Alors l'esprit plus léger, il va retrouver sa maîtresse.

Les premiers mots qu'il prononce lorsque les enfants lui annoncent le retour de Savitri, le matin avant le départ pour l'école, (lui rentre de chez sa maîtresse) c'est « *ah bon !* ». Il n'a aucun mot, ne demande rien. Il vit sa vie comme si tout allait bien. C'est elle qui reprend sa place de servante humble.

EN CONCLUSION, nous nous sommes demandé ce que cette escapade, cette tentative d'affirmation de soi, aura changé dans la vie de Savitri. Pas grand-chose, en fait !

Il semble que Savitri ait décidé de s'imposer un peu plus que par le passé : le soir de son retour, elle ne va pas ouvrir la porte du garage au son du klaxon et elle refuse de passer un moment avec son mari comme il le lui demande.

Ramani, de son côté, semble un peu mieux disposé à l'égard de sa femme : il a dû ouvrir lui-même la porte du garage, mais ne s'en offusque pas. Mieux, au cours du repas, il encourage Savitri à manger davantage.

Mais le banc n'est pas revenu. Nous comprenons qu'un ordre va s'établir entre le mari, sa femme, et sa maîtresse.

Le lourd couvercle de la coutume retombe sur Savitri, qui s'est réinstallée dans son confort sans joie. On la devine même encore plus désabusée après sa tentative de révolte ratée. Elle ne se donne même pas la peine de faire signe à Mari, son sauveur, lorsqu'il passe devant chez elle en criant « *on répare les cadenas ...* ». Elle sait qu'une part d'elle-même est morte ;

Les lecteurs les plus optimistes auront pu discerner quelques lueurs d'espoir dans ce récit : trois femmes au tempérament « hors norme » parviennent à échapper à leur condition d'« inférieures » : Gangu, l'amie un peu délurée, Shanta Bai, la maîtresse, et la tonitruante Ponni.

Il faut également saluer le fait qu'en la personne de l'auteur, c'est un homme indien qui se fait l'avocat des femmes indiennes. Une prise de conscience se faisait donc déjà jour en 1938, année de parution du livre.

Nous nous sommes demandé quelle était la condition de la femme en France à la même époque (voir annexe)

Style :

Ce récit nous tient en haleine car il est écrit dans un style simple, fait des phrases courtes, Les dialogues sont nombreux, dans un langage nerveux, clair. Narayan suggère plus qu'il ne décrit certaines situations : les rapports maîtres/serviteurs, le chagrin des enfants lors du départ dans la nuit de leur mère. L'humour, utilisé notamment dans les passages mettant en scène Mari et Ponni, vient dédramatiser la triste escapade de Savitri.

LA CONDITION FEMININE EN INDE ET EN FRANCE EN 1938

EN INDE

L'initiation des femmes, c'est le mariage, et la femme indienne s'accomplit en considérant son mari comme une divinité sur terre, en lui étant entièrement dévouée, en procréant des fils et en ayant une conduite irréprochable garantissant l'honneur du groupe. N'oublions pas que cela est commun à bien des traditions religieuses. La femme hindoue n'existe donc pas par elle-même, elle est toujours sous la dépendance d'un homme et doit se conformer à un idéal de soumission tout au long de sa vie : "fille de Untel", "femme de Untel", "mère de Untel".

La vision de **Gandhi** sur le rôle des femmes fut d'abord traditionnelle car il les voyait plutôt en mère sacrificante et les imaginait difficilement indépendantes de l'autorité masculine. Selon lui, le mouvement d'indépendance ne devait accueillir que des femmes respectables : les travailleuses de basses castes, intouchables et prostituées n'étaient pas les bienvenues. Mais en même temps, Gandhi valorisa les femmes comme personne avant lui. Il détacha le féminin du sacré, et la maternité lui semblait suffisante comme exemple de courage et message de paix. En valorisant les symboles de vie quotidienne (le filage, le tissage, le sel) et le travail manuel, il a favorisé l'engagement du peuple, et plus particulièrement des femmes. Proposant des valeurs qui les touchaient au plus près et des formes de résistance qui leur étaient accessibles, il leur permettant de jouer un rôle dans la lutte pour l'Indépendance.

EN FRANCE

Fin de l'incapacité civile des femmes

En France, le code Napoléon, qui imposait le devoir d'obéissance de la femme envers le mari, n'est aboli qu'en 1938.

Après plus d'un siècle de subordination au mari, les femmes gagnent enfin quelques libertés : celle de s'inscrire en faculté (loi du 18 février), de passer un contrat pour ses biens propres, d'accepter une donation, de séjourner dans un hôpital ou une clinique sans être accusée d'abandon de domicile. Elles disposent d'une capacité juridique propre, quoique restreinte (principalement en matière judiciaire). **Elles ne doivent plus obéissance à leur époux.**

La femme mariée n'est plus incapable civile : elle peut avoir une carte d'identité et un passeport, ouvrir un compte en banque, sans l'autorisation de l'époux. Subsistent pour le mari : la fixation de résidence, la possibilité de s'opposer à l'exercice d'une profession et l'exercice de l'autorité paternelle.

Enfin en 1938, une prime est instituée pour la femme au foyer. La période vichyssoise continue dans cette voie (juillet 1940, licenciement progressif des travailleuses), mais doit faire face aux nécessités du moment : produire pour l'occupant. En mai 1942, toutes les interdictions concernant le travail des femmes mariées sont levées.

En France les femmes obtiennent le droit de vote par l'ordonnance du 21 avril 1944 ; elles exercent pour la première fois ce droit le 20 avril 1945, pour les élections municipales, et le 21 octobre 1945 pour une élection nationale. Par rapport à d'autres pays d'Europe et aux Etats-Unis, les femmes françaises obtiennent le droit de vote tardivement (en Grande-Bretagne et en Allemagne en 1918, aux Etats-Unis en 1920, en Espagne en 1931).

La loi Veil sur l'autorisation d'avorter sera établie le 17 janvier 1975 pour une période probatoire de 5 ans, et sera adoptée. La dernière femme guillotinée pour avortement le sera le 30 juillet 1943.

Le principe d'égal accès aux emplois dans la fonction publique s'affirme en 1982. Il a fallu attendre 1988 pour que disparaissent toutes les entraves à l'emploi des femmes dans ce secteur.

En fait, les lois discriminatoires, largement détournées, n'ont pas contribué à un retour massif des femmes au foyer. En revanche, elles ont accentué les tendances -déjà fortes- à l'abaissement des salaires féminins et ainsi à l'inégalité des salaires.